

*El Guitón Onofre* (1604) de Gregorio González  
ou la génération de la colère

GAËLLE LE GAL-GRASSET  
(Université Lyon 2 Lumière)

*Résumé*

*El Guitón Onofre*, écrit aux alentours de 1604 par un certain Gregorio González, est le premier récit picaresque à interroger les mécanismes d'engendrement physiologique du tempérament colérique. La théorie des quatre humeurs fondamentales alimente une réflexion sur les passions et sur le mal qui envahit l'âme du personnage-narrateur dès son plus jeune âge. Ce petit récit picaresque revient sur la question de la nature corporelle de l'être humain, déjà abordée par Mateo Alemán dans *Guzmán de Alfarache*. Mais c'est précisément sur ce point que Gregorio González diffère de la lecture ontologique proposée par son illustre prédécesseur : contrairement à Guzmán, Onofre, fils d'honnêtes gens, n'hérite pas d'un tempérament vicieux par le sang. Il devient bilieux par contamination, au contact d'une gouvernante colérique qui pervertit son âme d'enfant, et son corps, par répercussion. L'éducation façonnerait-elle, en définitive, tout autant l'âme que le corps ?

*Mots-clefs*

Génération humorale, processus physiologiques, médecine, récits picaresques, *El Guitón Onofre*.

*Abstract*

*El Guitón Onofre*, was written around 1604 by a certain Gregorio González, and is the first picaresque narrative to question the mechanisms of the physiological generation of the choleric temperament. The theory of the four humours feeds a fundamental reflection on the passions and the evil that invade the character-narrator's soul from an early age. This short picaresque narrative returns to the question of the physical nature of the human being, already tackled by Mateo Alemán in *Guzmán de Alfarache*. But precisely on this point Gregorio González differs from the ontological reading proposed by his predecessor. Unlike Guzmán, Onofre, the son of honest people, does not inherit a vicious temperament by blood. He becomes a bilious in nature by contamination in contact with an angry governess who perverts his child's soul, and his body, by consequence. Would education shape as much the soul as the body, after all?

*Keywords*

Humoral generation, physiological processes, medicine, picaresque narratives, *El Guitón Onofre*.

*El Guitón Onofre* est le grand oublié du genre picaresque. La destinée erratique, aussi mystérieuse que fascinante, du seul manuscrit connu à ce jour y est manifestement pour quelque chose. Non publié du vivant de son auteur, le texte de Gregorio González disparaît, en effet, durant un peu plus de 300 ans dans les méandres d'un étonnant périple reliant l'Europe au Nouveau Monde. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le manuscrit sert de missive secrète entre la France et l'Espagne, alors plongée en pleine Guerre de Succession. Pour une raison inconnue, l'ouvrage se retrouve au Pérou un siècle plus tard, où il vient alimenter les fonds de la Bibliothèque Publique de Lima. Les circonstances de son retour sur le Vieux Continent sont

tout aussi nébuleuses. Toujours est-il que le manuscrit réapparaît de manière fortuite chez un brocanteur parisien en 1927<sup>1</sup>. Avant 1973, date de sa première publication, le texte est pour ainsi dire inaccessible. Après cette date, compte tenu de la faible diffusion de l'édition pionnière d'Hazel Genéreau Carrasco<sup>2</sup>, l'accès au récit reste très restreint, du moins jusqu'en 1988 où paraît l'édition critique de Fernando Cabo Aseguinolaza, republiée en 1995 et désormais accessible librement en ligne<sup>3</sup>. Le récit qui a traversé les siècles, les champs de bataille, les mers et les frontières, aurait bien mérité de sortir de l'oubli. Mais il n'en est rien.

Méconnu ou méprisé de la critique, en raison des imperfections de plume de l'auteur dilettante<sup>4</sup>, *El Guitón Onofre* peine, encore aujourd'hui, à trouver sa place au sein des récits picaresques dits de première génération<sup>5</sup>. Le récit de 1604<sup>6</sup> assume pourtant une filiation assez marquée avec la poétique du *Lazarillo de Tormes* et la thématique de la conversion du *Guzmán de Alfarache*. La parenté troublante avec divers éléments du récit quévédien est également mise en exergue dans la consonance des deux titres (*Guitón/ Buscón*), choisis l'un en regard de l'autre, comme alternatives au titre alémanien *Pícaro*. D'un point de vue thématique et structurel, *El Guitón Onofre* est bel et bien partie prenante de la génération picaresque de la première heure.

---

<sup>1</sup> Paul Langeard, l'auteur de la découverte, rédige à l'époque un article dans le *Bulletin Hispanique* où il consigne notamment des remarques sur le mystérieux périple du manuscrit. Voir Paul LANGEARD, «Un roman picaresque inédit : *El Guitón Honofre* (1604) de Gregorio González», *Revue Hispanique*, n° 80 (1930), p. 718-722.

<sup>2</sup> Gregorio GONZÁLEZ, *El Guitón Honofre* (1604), éd. Hazel Genéreau Carrasco, Valencia, Estudios de Hispanófila, 1973.

<sup>3</sup> *El Guitón Onofre*, éd. Fernando Cabo Aseguinolaza, Salamanca, Almar, 1988. Réédition : Logroño, Consejería de Cultura, Deportes y Juventud, 1995.

<http://www.vallenajerilla.com/berceo/gregoriogonzalez/guitononofre.htm>

Dernière consultation le 25/09/2015. Nous nous référons toujours à la réédition de 1995 pour citer dans cet article.

<sup>4</sup> Dans son prologue, l'auteur confie au lecteur avoir entrepris la rédaction de ce livre comme distraction, durant sa convalescence : « Pero, aunque es verdad que yo lo comencé por entretenimiento de una grave enfermedad y que no lo acabara por la poca satisfacción que de él he tenido y tengo, no faltaron personas a quienes no podía faltar que me apretaron de suerte que, hurtando al tiempo algunos breves ratos, le llegué a este estado. » *El Guitón Onofre*, ed. cit., « Prólogo al lector », p. 66.

<sup>5</sup> Quoiqu'elle n'écarte pas complètement la possible inclusion de récits mineurs dans la catégorie prestigieuse des récits fondateurs de première génération, la définition proposée par Luc Torres en préambule à l'un de ses articles, ne fait pas état du récit de Gregorio González ni de son rôle dans la création de la poétique picaresque : « La *Pícaro Justina* de Francisco López de Úbeda est le dernier avatar de ce que les critiques espagnols contemporains ont coutume d'appeler la picaresque de première génération. Ce concept englobe quatre livres majeurs (*Lazarillo de Tormes*, *Guzmán de Alfarache*, *El Buscón*, *La Pícaro Justina*). » Luc TORRES, « La *Pícaro Justina* : entre l'Espagne, la France et l'Italie », *Bulletin Hispanique*, vol. 109, n° 1 (2007), p. 137-155, citation p. 138.

<sup>6</sup> Dans l'introduction de son édition du livre, Fernando Cabo Aseguinolaza estime que la dédicace aperturale constitue un repère chronologique satisfaisant pour dater l'achèvement du récit en 1604 : « Mil seiscientos cuatro, el año en que aparece fechada la carta dedicatoria del autor a don Carlos de Arellano y Navarra, puede ser aceptado como datación de la escritura de *El Guitón Onofre*, sin negar que pudiera haber sido iniciado algo antes. » *El Guitón Onofre*, ed. cit., introduction, p. 19.

Et pour peu que l'on restreigne la notion de génération première aux récits composés entre 1599 et 1605 environ, Onofre, narrateur-protagoniste du récit éponyme, appartient, d'un point de vue proprement anthropologique, aux gueux de sa génération. À l'instar de ses homologues du *Guzmán* et du *Buscón*, *Onofre* apparaît sous les traits d'un être bilieux et irascible, régulièrement en proie aux accès de colère. Fidèle à l'approche nosologique de l'humanité proposée par Mateo Alemán<sup>7</sup>, Gregorio González décrit les mécanismes physiologiques et les affections propres au tempérament colérique. Comme d'autres gueux avant lui, Onofre a une crase sanguine sèche et chaude, par nature instable, qui le prédispose au mal : ses emportements excessifs font bientôt place à des comportements irraisonnés et malveillants, tels que l'assouvissement acharné de la vengeance.

Or, cette génération littéraire du gueux colérique se construit autour d'un discours médical qui place la notion de génération des humeurs au cœur de la réflexion sur la marginalité. Notre propos sera de montrer que le récit mineur de Gregorio González, trop souvent décrié par la critique, assume la filiation textuelle du *Guzmán* tout en se démarquant de celui-ci par un discours original sur la transmission du mal.

Partant du concept de génération textuelle, nous nous intéresserons tout d'abord à la construction du modèle anthropologique du gueux colérique. Puis nous verrons que le *Guitón* remet partiellement en question l'idée d'atavisme social en dissociant les mécanismes d'engendrement du tempérament colérique de la notion de lignage biologique.

## I./ Onofre, enfant de la colère<sup>8</sup>

Comme Guzmán d'Alfarache ou Pablos de Ségovie, Onofre appartient à la génération picaresque des enfants de la colère. *El Guitón Onofre*, qui fait la part belle au discours physiologique et humoral, signe l'affiliation au modèle anthropologique du gueux colérique construit, entre 1599 et 1604, dans un dialogue entre Mateo Alemán et l'auteur de la suite

---

<sup>7</sup> Pour approfondir la question du modèle nosologique dans *Guzmán de Alfarache* : Francisco RAMÍREZ SANTACRUZ, *El diagnóstico de la humanidad por Mateo Alemán : el discurso médico del « Guzmán de Alfarache »*, Potomac, Scripta Humanistica [156], 2005.

<sup>8</sup> J'emprunte cette formule aux travaux de Marina MESTRE ZARAGOZA, qui intitule sa thèse de doctorat : *Les enfants de la colère : anthropologie des passions et littérature en Espagne à la Renaissance*, th. de doctorat N.R. sous la direction de Marie-Claire Zimmermann et de Jean-Pierre Étienne, Paris IV, 2003, microfiche n° 2003/PA04/0142, 3 vol., 476 p. et 258 p. en annexe. Son titre s'inspire lui-même du mot de saint Paul selon lequel les hommes sont les « enfants de la colère » (Épître aux Éphésiens, 2, 3-5), repris à son tour par saint Augustin (*La nature et la grâce*, III, 3, in *Œuvres*, vol. 3, Pléiade, Gallimard, 2002, p. 753).

apocryphe des aventures de *Guzmán*<sup>9</sup>.

Quoique le personnage-narrateur ne pousse pas la caractérisation humorale jusqu'à employer le substantif « colérico » pour parler de lui<sup>10</sup>, la répétition d'occurrences en lien avec les accès de colère permet de spécifier le tempérament du gueux irascible. J'en veux pour preuve la récurrence de l'adjectif « colérico » pour qualifier l'insoumission du jeune garçon. Le terme est une première fois utilisé au chapitre 2, dans un échange enflammé entre Onofre, son tuteur et la vieille gouvernante qui s'occupe de lui. La vieille femme s'absente un moment et charge l'orphelin de surveiller la cuisson d'une demi-tête de porc. Mais la tentation est trop grande pour le jeune garçon et à son retour, la marmite est vide. Furieuse, elle l'accuse d'être l'auteur du forfait. Et le tuteur de s'indigner :

— ¿Y es verdad eso? – dijo mi tutor.

— ¿Cómo verdad? – respondió la vieja. Como el avemaría –. ¿Cuándo suelo yo mentir?

— Agora – le repliqué muy colérico y lloroso<sup>11</sup>.

Bien qu'il soit coupable des faits dont on l'accuse, l'enfant exprime la frustration d'avoir été pris en faute, à travers des manifestations humorales pour le moins antinomiques, puisqu'aux bouffées ardentes et sèches de l'humeur bilieuse se mêlent des écoulements froids et humides de pituite (les larmes), davantage en adéquation avec le jeune âge d'Onofre. Rappelons à ce sujet l'idée que le tempérament d'un individu, c'est-à-dire la prédominance naturelle de l'une des quatre humeurs cardinales (pituite, sang, bile blonde<sup>12</sup>, bile noire) dans son mélange sanguin, est appelé à se modifier au cours de l'existence. De manière cyclique, le corps connaît des saisons : le corps chaud et humide de l'enfant s'assèche à l'âge adulte, puis refroidit avant de se réhumidifier au déclin de sa vie. Le jeune garçon qui n'en est encore

---

<sup>9</sup> Je renvoie sur ce point à ma thèse doctorale : *Le gueux colérique et le corps malade : pour une anthropologie picaresque (1599-1605)*, th. de doctorat N.R. sous la direction de Philippe Meunier, Université Lyon 2 Lumière, 2014, t. 1, p. 239-245.

<sup>10</sup> Exception faite d'une comparaison qui n'a pas de façon univoque valeur de caractérisation : « Pero yo, como conoci que estribaba mi salud en mostrarla mayor, temblando la voz como colérico y titubeando la lengua como turbado, repliqué muy depriosa, fingiéndome balbuciente ; que mi compañero puede decir si yo lo era » *Guitón Onofre*, ed. cit., X, p. 165.

<sup>11</sup> *Ibid.*, II, p. 83.

<sup>12</sup> Je suis la traduction de Vincent Barras qui estime que la couleur jaune ne peut rendre à elle seule le panel de nuances, dans la teinte et la densité, des humeurs « vitelline », « vert-de-gris », « rouge » ou « porracée ». Je cite : « Contrairement à l'usage traditionnel, nous préférons, pour ξανθή χολή, parler de "bile blonde" plutôt que de "bile jaune". La notion de blondeur évoque en effet davantage le spectre assez varié de couleurs que peuvent prendre la ξανθή χολή et les autres fluides ainsi qualifiés. » GALIEN, *De la bile noire*, introd., trad. et notes par Vincent Barras, Terpsichore Birchler et Anne-France Morand, Paris, Gallimard, 1998, note 1 de la page 35, p. 113.

qu'au printemps de son existence<sup>13</sup>, manifeste, par cet échauffement sanguin inhabituel durant l'enfance, des élans passionnels correspondant à un âge plus mûr, comme s'il se situait dans un entre deux âges.

Outre son emploi étonnamment précoce dans la narration, l'adjectif « colérico », systématiquement employé de manière superlative, est repris plusieurs fois dans des situations où Onofre dissimule sa mauvaise foi derrière un emportement excessif pour prouver sa prétendue honnêteté. L'accès de colère est un exercice qu'Onofre pratique, semble-t-il, sur commande, comme au chapitre 7 où il s'indigne des coups que lui assène son maître le sacristain pour avoir vendu le chevreau qu'il devait offrir à une dame, et plus encore de l'affront que son maître lui fait de révéler au grand jour sa trahison<sup>14</sup>. Avant de faire le récit du mensonge qu'il a inventé pour se défendre, il se met dans un état de grande colère comme pour s'indigner de l'injustice dont il aurait été victime (« En llegando, le dije muy colérico »)<sup>15</sup>. C'est dans cet état également qu'il coupe court aux réclamations d'une épicière qu'il n'est pas en mesure de payer (« —¿Qué ha de ser? – le dije entonces muy colérico »)<sup>16</sup>. La colère est donc aussi une ruse : la stratégie de persuasion, consistant à attaquer le premier pour mieux se défendre, est un réflexe typique des gueux colériques illustré dans de nombreux récits picaresques.

Ailleurs, le personnage-narrateur convoque le substantif « cólera » pour exprimer sa réaction face à l'échec du stratagème qu'il avait imaginé pour faire entrer son maître le sacristain dans la chambre de sa belle : « Mi hecho fue una cólera repentina y, como tal, me vino repentino el arrepentimiento<sup>17</sup>. » Ici, l'emportement n'est pas calculé. La colère et l'agressivité sont une réponse aux sentiments d'impuissance et de déception. Qu'elles soient spontanées ou pas, ces altérations fugaces de l'humeur sont attribuables à une complexion chaude et sèche dominée par la bile. Cet équilibre tempéramental est néanmoins instable : la nature colérique peut devenir pathologique si les accès deviennent excessifs. C'est l'un des dangers sur lequel son maître le sacristain, lui-même colérique, sensibilise Onofre au chapitre 7, dans une sorte de *mea culpa* où il cherche à se faire pardonner un emportement démesuré :

---

<sup>13</sup> « Or comme vn enfant est au Printemps comparable./ Et vn adolescent à l'Esté conuenable./ Ainsi l'homme à l'Automne on peut accomparer./ Et ce peut (estant viel) à l'hiuer referer », Gérard DE JODE, *Microcosmos parvus mundus*, microfilm, Anvers, Chez Ioachim Trognaesius, aux depends de Gerart de Iode, 1589, f. 1 r.

<sup>14</sup> « Con todo eso, aunque maltratado, sentí más la afrenta que el castigo; que, en un pecho noble –cual el mío–, doblado se siente la vergüenza que la pena. » *Guitón Onofre*, ed. cit., VII, p. 125.

<sup>15</sup> *Ibid.*, VII, p. 126.

<sup>16</sup> *Ibid.*, IX, p. 161.

<sup>17</sup> *Ibid.*, VII, p. 138.

« Créeme, Onofre, que el colérico, cuando está con su cólera, es peor que el frenético en rigor de su locura »<sup>18</sup>. Le superlatif relatif permet un point de comparaison subtile entre la frénésie, cette maladie mentale se traduisant par une folie agitée accompagnée d'une forte fièvre, et la colère, humeur naturelle dont la concentration est maximale chez l'individu bilieux. L'analogie de l'un à l'autre montre l'extrême labilité de ce tempérament dont les manifestations cliniques surpassent, à en croire le sacristain, celles de la frénésie.

Au bout du compte, le portrait du gueux colérique brossé dans *El Guitón Onofre* correspond plutôt bien à la caractérisation proposée par Alfonso Martínez de Toledo dans son *Corbacho* :

Ay otros onbres de calidad colóricos; éstos son calientes e secos, por quanto el elemento del fuego es su correspondiente, que es calyente e seco. Estos tales súbyto son yrados muy de rrezio, syn tenprança alguna; son muy sobervios, fuertes e de mala conplisyón arrebatada, pero dura breve tienpo; pero el tienpo que dura son muy perigrosos. Son onbres muy sueltos en fablar, osados en toda plaça, animosos de coraçón, ligeros por sus cuerpos, mucho sabyos, sobtiles e ingeniosos, muy solícitos e despachados; todo perezoso aborresçen; son onbres para mucho. Estos aman justiçia e non todavía son buenos para la mandar, mejores para la exsecutar; asý son como carniçeros crueles, vindicativos al tienpo de su cólera, arrepentidos de que les pasa<sup>19</sup>.

Alfonso Martínez de Toledo fait part d'une certaine défiance à l'égard des hommes colériques qu'il qualifie de « muy perigrosos » lorsqu'ils sont en proie aux accès de colère. L'auteur établit une corrélation entre l'origine ignée du tempérament chaud-sec et la propension des colériques à la cruauté et au mal. Onofre et tous les gueux colériques de sa génération répondent au paradigme tempéramental de l'homme impulsif, impétueux et peu digne de confiance. Le gueux est physiologiquement prédisposé à escroquer (comme lors de l'imposture au cours de laquelle il détourne l'impôt royal en usurpant l'identité de percepteur, au chapitre 14) et à revenir sur ses engagements (comme la conversion ratée, au chapitre 15). Mais en dépit de ces défauts, Alfonso Martínez de Toledo reconnaît au colérique de l'aisance à s'exprimer, de la bravoure, de la vivacité d'esprit, de l'ingéniosité, et même une certaine forme de sagesse.

À ces qualités s'ajoute un sens développé de l'imagination. Juan Huarte de San Juan explique dans *L'Examen des esprits*, que des trois facultés de l'âme cognitive énoncées par

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, VII, p. 126.

<sup>19</sup> Alfonso MARTÍNEZ DE TOLEDO, *Arcipreste de Talavera (Corbacho)* [1438], éd. Marcella Ciceri, Madrid, Espasa Calpe, 1990, partie III, chap. 3 « *la calidad del onbre colórico* », p. 234.

saint Augustin, le colérique, naturellement chaud, est particulièrement enclin à développer son imagination<sup>20</sup>. Robert Burton énonce la raison physiologique de cette prédisposition, dans son *Anatomie de la mélancolie*. Le corps humain, explique-t-il, est composé de parties contenues – humeurs, esprits vitaux – et de parties contenant – l’âme sensitive, elle-même divisée en faculté motrice et faculté cognitive<sup>21</sup>. Les esprits vitaux, ces vapeurs subtiles qui se dégagent du sang, servent de jonction entre le corps et l’âme. En l’occurrence ici, l’imagination est stimulée physiologiquement par des vapeurs sécrétées par les individus de tempérament chaud.

Ces considérations médicales montrent la pertinence du modèle anthropologique développé dans les premiers récits picaresques. Étant colérique, le gueux est imaginatif. Or, on le sait, l’art de la ruse requiert un grand sens de l’imagination. Cette faculté était déjà mise à l’honneur dans le *Lazarillo de Tormes*. Les récits d’impostures médicales que rapporte Ambroise Paré dans *Des monstres et prodiges*<sup>22</sup> laissent entendre qu’il s’agit même de la condition première pour exceller dans la pratique de la mendicité. À l’instar des autres gueux de sa génération, Onofre fait montre d’une grande puissance imaginative. *El Guitón Onofre* met l’accent sur cette faculté exceptionnelle par un emploi particulièrement récurrent du terme « imaginación »<sup>23</sup>. Cette faculté à inventer ruses et stratagèmes en tout genre fait la gloire d’Onofre. « Que tal imaginación es suya, Onofre »<sup>24</sup> s’extasie le sacristain, admiratif devant tant d’ingéniosité. Et Onofre de fanfaronner : « No inventara el diablo lo que a la imaginación me vino »<sup>25</sup>. Le gueux utilise cette faculté de manière très pragmatique, comme moyen de trouver des expédients pour remédier aux situations délicates.

Mais ces vapeurs subtiles qui stimulent la ruse d’Onofre restent soumises à l’équilibrage de plusieurs facteurs, susceptibles d’influer sur le mélange sanguin. Si physiologiquement le corps du colérique tend à la chaleur et à la sécheresse, la qualité de sa diète modifie l’assimilation corporelle des aliments, et donc la qualité du tempérament sanguin. De la même

---

<sup>20</sup> La mémoire fait défaut au colérique, car elle appelle un cerveau humide et mou : elle se prête davantage au flegmatiques. L’entendement nécessite un tempérament sec, froid, et ferme : il est l’apanage des mélancoliques et des vieillards. N’est-ce d’ailleurs pas le sort du gueux colérique que d’attendre un âge mûr avant de prendre la plume pour réfléchir à ses erreurs ?

<sup>21</sup> Robert BURTON, *Anatomie de la mélancolie* [*The Anatomy of Melancholy*, 1621], trad. Bernard Hoepffner et Catherine Goffaux, préf. Jean Starobinski, postf. Jackie Pigeaud, Paris, J. Corti, 2000, 3 vol., t. 1, Première partition, Section 1, Membre 1, Subdivision 1.

<sup>22</sup> Ambroise PARE, *Des monstres et prodiges*, éd. Jean Céard, Genève, Droz, 1971. Voir en particulier chap. 20-22, p. 69-75.

<sup>23</sup> On ne dénombre pas moins de 19 occurrences du terme « imaginación », employé au singulier ou au pluriel.

<sup>24</sup> *Guitón Onofre*, ed. cit., VII, p. 136.

<sup>25</sup> *Ibid.*, VII, p. 133.

façon, les contrariétés et toutes les passions de l'âme interagissent avec le corps pour en modifier la substance. Ce que Juan Luis Vives théorise en ces termes :

Cependant, ces tempéraments du corps sont soit excités et stimulés, soit comprimés et réprimés par les choses internes et externes. Les choses internes sont les passions elles-mêmes, car la tristesse nous rend froids et secs, et la gaieté chauds et humides. En effet les passions ne reçoivent pas seulement l'ordre (*ratio*) du corps, mais elles le produisent : la nourriture, la boisson, l'âge et la maladie appartiennent au corps, non pas toujours, ni partout, mais de façon générale. Ces choses changent beaucoup dans le corps. Il s'ensuit que les passions changent aussi, surtout chez ceux qui s'emportent facilement et ne sont pas guidés par le gouvernail de la raison et du jugement précis<sup>26</sup>.

L'interaction entre l'âme et le corps est donc à double sens. Dans les deux cas de figure, c'est la médiation des esprits vitaux, espace relais entre l'âme et le corps, qui explique l'interaction du corps sur l'âme et de l'âme sur le corps. Un échange à double sens qui fait oublier pour de bon la dichotomie convenue entre vie spirituelle et ressenti corporel. Mais dans *El Guitón Onofre*, ce sont surtout les passions de l'âme qui se répercutent sur l'organisme. Onofre traverse plusieurs crises qui affectent la chaleur de son corps, pris de refroidissement soudain, comme dans ce passage situé au chapitre 5, où Onofre entre au service d'un religieux plutôt avare qui réduit sa part de nourriture à une bien triste pitance :

Con esta ración tan miserable se me angustiò el alma, los espíritus vitales perdieron su vigor y fuerza, la sangre se me cuajó en el cuerpo, los niervos se me quedaron helados y yertos como si en un riguroso puerto me hubiera cogido la nieve sin poder llegar a poblado<sup>27</sup>.

Cette description introspective des mécanismes psychosomatiques examine la relation entre l'apport peu substantiel de nourriture, l'assimilation physiologique de ces aliments par l'organisme et le malaise psychique consécutif, semble-t-il, à cet apport insuffisant. Mais le narrateur reprend-il l'idée bien connue selon laquelle les carences de l'organisme affectent la santé psychique ? Ce serait faire une lecture trop rapide de ce passage qui, de fait, examine le phénomène à rebours.

L'altération de l'âme déprimée par l'absence de nourriture (« se me angustiò el alma ») constitue, en effet, le point de départ d'une description de symptômes corporels s'achevant sur

---

<sup>26</sup> Juan LUIS VIVES, *De anima et vita*, III, cité et traduit par Marina Mestre Zaragoza, *Les enfants de la colère*, *op. cit.*, vol. I, p. 187.

<sup>27</sup> *Guitón Onofre*, ed. cit., V, p. 104.



l'inertie de la circulation sanguine et des terminaisons nerveuses (« la sangre se me cuajó en el cuerpo, los niervos se me quedaron helados y yertos »). De l'un à l'autre, la citation mentionne le rôle intermédiaire des esprits vitaux assurant la jonction entre l'âme et le corps (« los espíritus vitales perdieron su vigor y fuerza »), dont l'affaiblissement spirituel entraîne à son tour l'engourdissement des organes. En d'autres termes, l'activité psychique d'Onofre entraîne le bouleversement de l'organisation interne du corps : les passions – en l'occurrence ici, la frustration de ne pouvoir assouvir sa faim – ont raison du corps, soumis à l'afflux de vapeurs froides en provenance du cerveau. L'accès de mélancolie auquel succombe Onofre confirme la règle : Onofre est bel et bien colérique. Le refroidissement transitoire de son tempérament évoque la maladie, là où les accès de colère calculés et l'imagination débridée suggèrent que le gueux exploite les potentialités de sa nature impétueuse. Comme Guzmán ou Pablos, Onofre s'accomplit à travers la colère : sa hardiesse impudente et son imagination débridée l'entraînent à s'engager sur la voie du mal et de la malhonnêteté, jusqu'à faire son entrée dans le grand banditisme.

La déchéance morale du *Guitón* n'a rien à envier à celle du *Guzmán*. Dans *El Guitón Onofre*, comme dans les autres récits picaresques de sa génération, le discours sur la moralité défaillante du personnage-narrateur prend appui sur une justification tempéramentale. Et bien que Gregorio González s'inspire du modèle d'écriture médicale proposé par Mateo Alemán, il avance, en dépit des apparences, un discours novateur sur la transmission du tempérament colérique et sur l'enracinement du mal.

II./ La génération de la colère dans le corps ou comment se démarquer du discours sur l'impureté de sang

Il faut, pour saisir l'originalité du discours humoral du *Guitón Onofre* dans l'horizon des récits picaresques de première génération, revenir au sens premier du syntagme « génération de la colère », à savoir au sens médical de production de bile blonde dans la crase sanguine, et au sens patrimonial de transmission biologique de l'hérédité. L'une des prémisses de la démonstration morale consiste, dans *Guzmán de Alfarache* et davantage encore dans le *Buscón*, à considérer que l'existence du gueux ne peut échapper à la détermination biologique et sociale de l'hérédité. La cohérence de l'argumentation humorale tient d'ailleurs à la mise en équation de la potentielle malveillance du tempérament colérique avec l'impureté de sang du lignage picaresque : l'ascendance du gueux est faite de déviances morales et d'origines judéo-

converses. Ainsi en va-t-il dans le récit alémanien, modèle du genre picaresque, qui prône un certain atavisme en défendant l'idée selon laquelle « La sangre se hereda y el vicio se apega »<sup>28</sup>. La démesure des élans colériques fait directement écho à la monstruosité morale extrême d'un père inverti et d'une mère menteuse et débauchée dans le *Guzmán*, ou encore d'une mère sorcière et d'un père voleur dans le *Buscón*. Depuis le récit alémanien, le gueux qui porte les stigmates des péchés de ses aînés doit composer avec le tempérament bilieux des ancêtres juifs, dont le sang s'est asséché dans leur errance à travers le désert. Le tempérament colérique, vecteur de l'agressivité et de la propension à mal agir, trouve donc son origine dans une tare familiale.

Mais il en va autrement pour Onofre, dont les origines ne comportent apparemment aucune souillure. « Mis padres – déclare Onofre – no eran ricos, pero, aunque labradores, que éste era su oficio, lo pasábamos de los que bien en el lugar. No son pobres los que poco tienen, sino los que mucho desean. »<sup>29</sup> Les parents naturels d'Onofre sont présentés comme des gens de condition humble, mais respectables. Rien ne laisse présupposer qu'ils n'appartiennent pas à la catégorie des Vieux-Chrétiens de moralité irréprochable. Cette respectabilité des parents est une nouveauté dans le genre picaresque, car aucun autre récit picaresque n'attribue de valeurs morales positives aux parents du gueux. *El Guitón Onofre* se démarque, en ce sens, du modèle guzmanien en dissociant les mécanismes d'engendrement de la colère malveillante de la notion de lignage souillée.

Le problème reste entier cependant : si la moralité défaillante d'Onofre n'incombe pas à l'hérédité, d'où vient l'engendrement de ce tempérament de feu ? Force est de constater que l'autobiographie fictive tend à minorer l'importance de l'héritage biologique. Onofre passe sous silence les tendres années de sa prime enfance aux côtés de ses parents naturels. Amnésie sélective ou option délibérée d'écriture, l'ellipse suggère que c'est au cours de la période suivante, développée sur deux chapitres entiers, que se joue l'un des moments-clefs de sa construction identitaire : Onofre qui subit les violents accès de rage de sa gouvernante colérique développe à son tour un tempérament bilieux.

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, I, 1, 1, p. 130.

<sup>29</sup> *Ibid.*, I, p. 73.

## La colère d'Inés

Onofre est encore enfant. Orphelin de père et de mère, son éducation est confiée à un tuteur nommé Rodrigo Serbán, qui a lui-même un jeune fils, Julianico. Inés, la vieille gouvernante, est en charge de s'occuper des deux enfants. Onofre relate au chapitre 2 un épisode particulièrement marquant au cours duquel Inés fait montre d'une colère démesurée. Je veux parler de l'épisode, auquel j'ai déjà fait allusion, de la demi-tête de porc dont Onofre est chargé de surveiller la cuisson. L'enfant malicieux désobéit, cède à la tentation de goûter à la viande avant de finalement tout dévorer. Mise devant le fait accompli, la réaction de la gouvernante suspicieuse ne se fait pas attendre. La femme, au tempérament colérique, réagit alors très violemment, tant verbalement que physiquement. Après les menaces et les insultes, Inés se met à battre Onofre furieusement. Celui-ci commente : « Lástima era de ver; que hasta Julianico lloraba viéndome maltratar de tal manera. Los que loca y arrojadamente se encienden en cólera siempre exceden el límite de razón. »<sup>30</sup> Outre la violence de la scène, le commentaire du personnage-narrateur renseigne l'état physique et mental de cette femme, excédée au point de frapper un enfant jusqu'au seuil de la mort. Ce à quoi Onofre ajoute en effet : « Ella satisfizo bien su cólera y me dejó más para la otra que para esta vida »<sup>31</sup>. Les deux allusions à la folie et à l'embrasement de l'humeur bilieuse signalent la nature pathologique de cet accès de colère. Dans sa typologie des pathologies humorales, Galien<sup>32</sup> évoque précisément ce type d'affection procédant d'une dyscrasie chaude, maladie qu'il appelle mélancolie contre nature. Rappelons au passage l'extrême polysémie du terme mélancolie qui désigne, dans les traités médicaux antiques et classiques, tout à la fois l'humeur naturelle froide et sèche contenue dans la crase sanguine, le tempérament naturel de l'individu chez qui cette humeur est prédominante, et la pathologie qui procède de l'adustion – ou combustion – de l'une ou l'autre des deux humeurs bilieuses, à savoir la mélancolie ou la bile blonde. L'accès de folie d'Inés procède d'une dyscrasie chaude : l'humeur aduste, en excès dans le cerveau, explique Galien, provoque des délires violents, ce précisément dont Onofre fait les frais au cours de cet épisode. Cette crise du corps et de l'esprit est soigneusement amenée dans le texte. Peu avant d'en venir aux mains, la gouvernante somme Onofre d'avouer sa faute et de reconnaître être l'auteur du larcin. Elle lui confie alors très

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, II, p. 81.

<sup>31</sup> *Id.*

<sup>32</sup> GALIEN, *Sobre los lugares afectados*, introd., trad. y notas de María del Carmen García Sola, Madrid, Clásicas, 1997, livre III, p. 174-232.

irritée : « así me haces infermar el alma »<sup>33</sup>. Cette réplique verbalise le trouble psychique ressenti par la gouvernante au moment où les bouffées ardentes de colère envahissent son corps. L'expression précise également que le désordre, de nature physiologique, procède non du corps, mais de l'âme : le conflit avec Onofre génère une passion telle que l'émotion pénètre corporellement l'individu. C'est donc par le biais de l'âme que s'insinue le mal dans le corps.

Onofre avait débuté l'histoire de ce chapitre en précisant qu'Inés était de nature mauvaise (« Como era mal acondicionada »)<sup>34</sup>, euphémisme pour désigner son tempérament sec. Il avait évoqué également, dès le premier chapitre, la violence verbale de cette femme dans sa manière de réagir aux provocations de l'enfant<sup>35</sup>. Le tempérament colérique d'Inés devait nécessairement laisser une empreinte chez Onofre, non seulement parce que sa qualité de gouvernante fait d'elle une figure maternelle de substitution, mais parce que ce tempérament masculin dans un corps de femme fait d'elle une virago monstrueuse. Galien<sup>36</sup> explique, en effet, que les tempéraments sont sexués et qu'en raison de l'inversion anatomique des organes sexuels – les parties génitales masculines étant externes et celles de la femme, internes et repliées en dedans – l'homme et la femme ont des tempéraments radicalement opposés, la chaleur étant l'apanage du sexe fort, la froideur la conséquence du sexe faible. Le tempérament chaud-sec d'Inés évoque le caractère hybride et androgyne d'un être dépourvu des attributs extérieurs de la masculinité.

Par ailleurs, nous avons déjà fait remarquer que la première manifestation de colère chez Onofre intervient très précocement, à un âge où la bonhomie sanguine de l'enfance interdit, en principe, des réactions colériques de grande ampleur et qu'Onofre entre dans une phase de transition, perceptible à travers l'association subtile d'humeurs antinomiques (la colère et les larmes). Encore reste-t-il à souligner que ce premier accès de colère, auquel succèdent beaucoup d'autres, intervient précisément au chapitre 2, lors du fameux épisode de la marmite au cours duquel la gouvernante colérique dénonce le péché de gourmandise de l'enfant. Or, la colère dirigée contre la gouvernante à ce moment précis, qui aboutit à l'assouvissement de la

---

<sup>33</sup> *Guitón Onofre*, ed. cit., II, p. 80.

<sup>34</sup> *Ibid.*, II, p. 76.

<sup>35</sup> « – Putos días vivas, bellaco – me solía ella responder cuando alguna vez con enojo yo se lo llamaba » *Ibid.*, I, p. 75.

<sup>36</sup> Chez la femelle, « [...] les parties ont été construites intérieurement, pendant la vie fœtale ; n'ayant pu, faute de chaleur, descendre et faire saillie au dehors, elles ont fait de l'animal un être plus imparfait que l'être achevé de tous points » GALIEN, *De l'utilité des parties du corps*, livre XIV, chap. 6 « Des organes génitaux » in *Œuvres anatomiques physiologique et médicale de Galien*, trad. Charles Daremberg, Paris, J. B. Baillière, 1854-1856, t. II, p. 102.

vengeance, marque la première étape d'un processus physiologique qui commence en réalité dès la fin du chapitre précédent : horrifiée de voir qu'Onofre a osé gifler le fils de son tuteur, de quelques années son cadet, la vieille gouvernante administre une fessée enragée à Onofre tout en le chargeant d'imprécations. L'épisode se conclut sur la déclaration qui suit : « bien me vengué de ella, pues desde entonces se me alteró la sangre y cuantas pesadumbres le podía dar, tantas ponía por obra »<sup>37</sup>. Cette réflexion, qui anticipe l'épisode de la fin du chapitre 2 où Onofre triomphe physiquement d'Inés, insiste sur le besoin devenu obsessionnel de se venger d'elle attribué, consécutivement à un bouleversement d'ordre métabolique. « Una de las cosas que más incitan los hombres a mal hacer es el odio natural »<sup>38</sup>, poursuit le texte : la tension entre les deux personnages attisée par une haine naturelle atteint un point de non-retour où Onofre est contaminé physiquement et psychiquement par l'hostilité et la colère d'Inés. La vengeance systématique à l'égard de la gouvernante puis de tous ceux qui croisent son chemin, l'enracinement de la colère et du mal, en somme, procéderaient de l'altération de la crase sanguine (« desde entonces se me alteró la sangre ») ayant conduit à l'assèchement du tempérament enfantin. La locution adverbiale de temps précise l'irréversibilité du processus dont les effets s'installent dans le temps : Onofre devient donc colérique.

Juan Luis Vives, dans son *De anima et vita*, évoque justement ces cas de passions si fortes qu'elles peuvent influencer de manière durable sur le tempérament : « D'autres passions, telles la peur et le respect – écrit-il –, sont plus durables et se confirment dans le temps, passions qui sont enracinées par l'usage, engendrant l'habitude par la fréquence des actes, ou consolidées par quelque action durable ou efficace. »<sup>39</sup> À ces exemples, il faudrait ajouter la haine, capable, à elle seule de modifier la constitution humorale de l'individu.

En définitive, le récit de Gregorio González apporte un éclairage intéressant à la question de la génération de la colère. Non content de reprendre à son compte la réflexion médicale et tempéramentale engagée par Mateo Alemán pour expliquer les mécanismes physiologiques de l'errance morale, *El Guitón Onofre* fait une proposition audacieuse en semant le doute sur l'origine de la transmission colérique : Onofre a-t-il hérité de ce tempérament ingrat par le sang ou l'a-t-il développé par la fréquentation d'individus colériques ? Le silence sur sa prime

---

<sup>37</sup> *Guitón Onofre*, ed. cit., I, p. 75.

<sup>38</sup> *Ibid.*, II, p. 76.

<sup>39</sup> Juan Luis VIVES, III, p. 224, cité et traduit par Marina Mestre Zaragoza, *op. cit.*, vol. 1, p. 187.

enfance aux côtés de ses parents et l'affirmation selon laquelle ses défunts géniteurs étaient d'honnêtes gens imposent de chercher une autre piste que celle de la transmission biologique de la colère. Rien n'interdit, bien sûr, de penser que le personnage-narrateur dissimule des éléments compromettants sur son ascendance, tant il est vrai que la marque de brûlure qu'Onofre signale anecdotiquement avoir reçue au visage suite à une négligence maternelle quelques chapitres plus loin, laisse planer une certaine confusion autour de la figure de la mère. Mais rien ne permet d'imputer la tare colérique à des origines douteuses, ce qui, en soit, est déjà une prise de position.

En l'absence d'autre explication, la réflexion sur le bouleversement sanguin ressenti après l'épisode de la gifle réoriente la lecture anthropologique du *Guitón Onofre* : Onofre devient colérique par contamination spirituelle, au contact d'une gouvernante elle-même colérique. Un pied de nez des plus originaux au genre picaresque pour qui le malaise social provient toujours de l'hérédité défailante.